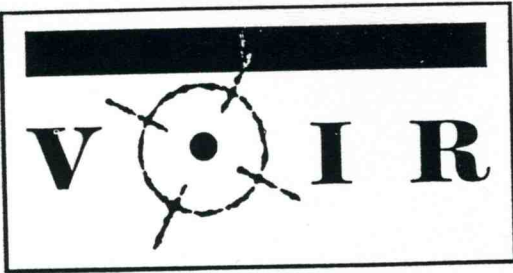


De tout en abondance

Après la critique de l'organisation de l'exposition *De fouque et de passion*, notre journaliste commente cette semaine les œuvres des artistes regroupés au Musée d'art contemporain.



VOL. 11 N° 45 • DU 6 AU 12 NOVEMBRE 1997 • GRATUIT À MONTRÉAL



Superman (détail), d'Emmanuel Galland: Une habile dérision de l'identité et du clonage.

Stéphane Aquin

La semaine passée, on a commenté l'entreprise muséologique qu'est l'exposition *De fouque et de passion*, au Musée d'art contemporain. On a signalé combien la production présentée au MACM, en plus de mal paraître dans ce cadre boiteux, n'était que partiellement représentative de l'ensemble de la production actuelle. D'autres critiques ont conclu à l'académisme de la jeune création, non sans raison. Cela dit, des œuvres sont là, signées par vingt-deux artistes, et certaines méritent amplement qu'on s'y attarde.

Comme on l'a déjà noté, il y a d'abord l'installation de Jean-Pierre Gauthier, sa *Salle d'eau II*, à n'en pas douter le coup le mieux négocié de l'ensemble. Gauthier, qui ne cesse d'étonner son public par son ingéniosité, a pris le parti de se retirer du trafic, avec une chambre dans laquelle un élégant réseau de valves et de pompes diffuse un déroutant concert. Deux ou trois hémolois tout de même. D'abord, le synchronisme, déclenché par l'ouverture de la porte, qui rend l'écoute complète difficile vu le va-et-vient des visiteurs. Et l'éclairage, à dessein désagréable, d'expliquer l'artiste, qui tient à cet ingrédient de malaise. C'est de l'art contemporain ou c'en est pas...

On remarque aussi, dès l'entrée des salles, Emmanuel Galland et Nicolas Baier, tous deux photographes – l'un des points forts de l'exposition – et tous deux usant de formats immenses. Si Baier ne séduit que superficiellement avec ses photographies multicolores filtrées et morcelées, d'un effet néo-psychédélique, Galland, toujours aussi ingénieux, se rend un peu plus loin. Avec l'humour qu'on lui connaît, il propose un portrait sériel des effigies plastiques de Superman. Une habile dérision des problématiques, ô combien actuelles, de l'identité et du clonage...

Dans un tout autre ordre d'idées, on doit s'arrêter à la présentation côte à côte de François Lacasse et Michel Boulanger, tous deux des peintres issus de la galerie B-312 et tous deux travaillant sur la délicate question de la lisibilité des signes picturaux. Boulanger se montre égal à lui-même, jouant intelligemment sur la double identification des signes – mi-corps, mi-forêt. Poursuivant ses recherches sur la transparence et

l'opacité des signes, Lacasse s'aventure périlleusement du côté du monochrome, qui se charge ici de prégnantes références tactiles. Conséquent, mais pas évident...

Autre temps fort de ce parcours plutôt rare en moments de grâce, le trio Sylvain Bouthillette, Marc Séguin, et Karilee Fuglem. Proches parents esthétiques, les deux premiers reformulent audacieusement les paramètres de la peinture expressionniste, qu'ils insistent d'une solide dose d'étrangeté. Provenant d'un horizon radicalement différent, Fuglem leur donne merveilleusement bien la réplique, avec une plateforme zen où respirent trois formes organiques et dérangeantes. Bien qu'habitée à travailler à même les lieux qu'elle investit, Fuglem parvient ici à proposer une œuvre qui se tient toute seule.

Voilà pour les bons coups. Au nombre des moins bons, les installations vidéo, par exemple, plutôt décevantes: Alain Benoit, Suzanne Leblanc et Mario Côté... On a déjà noté aussi le ratage de la fin du parcours: Lucie Duval, Natalie Roy et Leblanc empilées au fond de la salle. Quant à Duval, je me dois de marquer ma dissidence par rapport à mes collègues des autres médias.

qui l'ont généreusement encensée. Si j'étais prêt à la suivre avec sa dernière installation à Circa, là, je braque. Duval a une façon ici de «cutifier» les problèmes – dans ce cas-ci, la récupération muséologique et commercialiste des icônes féminines et les jeux de langage et de visibilité – qui les mène au bord de l'insignifiance.

Quoi qu'il en soit, malgré tout ce qu'on a pu dire ici et ailleurs de cette exposition discutable – à cause de tout cela aussi, d'ailleurs –, *De fouque et de passion* doit être vue. Signalons qu'en complément de l'exposition, certains mercredis soir, le Musée a prévu des rencontres entre les artistes et le public.

De fouque et de passion
Musée d'art contemporain
Jusqu'au 4 janvier